

AB GWALWYS & GALLOS

Aspects

de la

Question celtique

I. Fédéralisme celto-latin

II. Réponse à un "iconoclaste"

(Avant-propos et conclusion de Jacques Heugel)

Prix net : 2 Francs

PARIS
HEUGEL
Éditions de Psyché
36, Rue du Bac, 36

1933

Droits de reproduction et de traduction réservés.

AB GWALWYS & GALLOS

Aspects
de la
Question celtique

I. Fédéralisme celto-latin

II. Réponse à un "iconoclaste"

(Avant-propos et conclusion de Jacques Heugel)

Prix net : 2 Francs

PARIS
HEUGEL
Éditions de Psyché
36, Rue du Bac, 36

1933

Droits de reproduction et de traduction réservés.

AVANT-PROPOS

« Tout serait à faire, à refaire en France. ...Le mal est dans la tête et dans le cœur. Le pays s'endort et s'abandonne. C'est toute une révolution morale qu'il faudrait tenter. »

Ces graves paroles sont de Clemenceau. Centrales, elles rayonnent au loin, — plus loin sans doute que n'en eut conscience celui qui les prononça, homme d'énergie et de sens, grand homme, mais malheureusement clos dans son positivisme.

Il faut ouvrir les yeux. La France et, avec elle, la civilisation occidentale tout entière se trouvent au bord de l'abîme. Ceux-là le savent bien qui, ne fût-ce que de temps à autre, lèvent le front hors du torrent. Ils laissent sourire ceux du siècle.

Mais ce relâchement moral, ce mal qui a gagné la tête et le cœur de la France, d'où viennent-ils ? Clemenceau, qui les déplorait, s'est-il jamais demandé si sa jeunesse n'en était pas, pour une part, responsable ? N'hésitons pas à proclamer que le mal initial, c'est l'athéisme, c'est le matérialisme, sous toutes ses formes. Il est le père de l'anarchie ; il ouvre les paradis artificiels ; il donne la royauté aux machines. Avec lui, le beau n'est plus l'idéal de l'artiste, le vrai n'est plus l'objet du penseur, le bien n'est plus le but de l'homme

d'action. Des formules creuses remplacent ces principes : fausse esthétique, science meurtrière, sociologie sans fondement. Et les esprits, déçus, s'en vont de çà, de là, à la poursuite des feux follets de leur imagination.

Avec la France, son cœur, tout l'Occident souffre de cette maladie. Et le voici entre deux masses formidables, écrasantes. Masses géographiques, ethniques, intellectuelles, spirituelles. A l'Est, l'Asie; à l'Ouest, l'Amérique.

L'Asie est monstrueuse et fauve,.....

a dit Hugo. Oui, en dépit de ses sages, de ses poètes, de ses artistes, l'Asie, sombre déesse revêtue d'une lourde robe astrale, « monstrueuse et fauve » au fond de sa crypte, comme au temps de Xerxès, comme au temps de Gengis Khan, rêve aujourd'hui d'étouffer la civilisation occidentale.

Qu'on ne se méprenne point. Nous ne voulons pas mépriser la profonde, la puissante, la sublime science qu'ont donnée à l'Asie les Krishna, les Gautama, les Lao-Tseu... Nous révérons ces sages, nous admirons leurs sagesses. Nous disons simplement : L'Asie orientale n'est pas l'Europe; le Thibet n'est pas le centre du monde; Bouddha n'est qu'une « lumière d'Asie ». Le centre de l'Europe est en Occident. C'est dans le christianisme seul que les Européens trouveront la lumière éternelle, c'est chez eux qu'ils trouveront le flambeau qui la porte.

L'Amérique... Bornons-nous à considérer l'Amérique anglo-saxonne. Fille, d'une part, de la Réforme, d'autre part, de la science moderne, elle comprend le feu, sait s'en servir; elle en fait

de l'or, pourrait-on dire. Mais l'eau, elle l'a négligée, comme la Réforme a négligé la Vierge. D'où un déséquilibre. L'esprit, là-bas, brûle la matière et se fait matière à son tour. Car l'eau est le seul milieu où puissent harmonieusement croître des formes vivantes.

L'offensive américaine contre l'Europe ne nous semble guère moins dangereuse que l'offensive extrême-orientale.

Entre ces deux menaces, que devient l'Europe, que devient la France? L'anarchie européenne, même soumise à des dictatures, l'anarchie française, même canalisée par la République, les rendent redoutables. Pour résister victorieusement à la double pression, il faudrait que les nations d'Europe se pussent grouper autour de la France et que, de son côté, celle-ci retrouvât l'unité dans la conscience de son être celtique et chrétien. Songe utopique, semble-t-il. L'Allemagne, dès longtemps ouverte par la Prusse à l'influence asiatique, l'Allemagne, trompée par ses chefs, désappointée et haineuse, l'Allemagne est aujourd'hui perdue pour l'Europe. L'Italie, fière de son néo-césarisme, parle ouvertement de recréer l'empire romain, qui ne fut qu'un empire d'avocats et de marchands. L'Angleterre, toujours candidement hypocrite, sourit aux Etats-Unis d'Amérique, dans son rêve d'imposer au monde la paix anglo-saxonne.

Et, tandis que pangermanisme, panromanisme et pansaxonnisme songent à la domination universelle, un monstre bien plus effrayant guette l'Europe : griffes à Moscou, tête en Asie, la Bête Rouge prépare l'esclavage pour tous les hommes.

Reste la France. Mais, hélas! en quel état ne la voyons-nous pas? Tous les axes qui lui donnent sa forme sont masqués, méconnus, ébranlés. Elle seule peut relever l'étendard de la chevalerie; elle seule peut sonner le rappel des forces européennes; elle seule peut jeter les bases de la Confédération Celtique, amener à la Table Ronde toutes les nations sœurs. Mais sait-elle encore quelle est sa mission? Pauvre France! elle est tombée au point de ne plus connaître que « les immortels principes de 89 »!

Il semble écrit que la France ne sera jamais sauvée que de façon extraordinaire. Cependant, le ciel a sa logique; les Jeanne d'Arc ne viennent pas ainsi, sans que le terrain ait été préparé. « Aide-toi, le ciel t'aidera », reste une parole immense, vraie sur tous les plans de la vie.

Puissent donc se grouper tout d'abord quelques Français de bonne volonté et de sûr caractère, conscients de l'âme profonde de leur pays, vivant de leur mieux l'idéal chrétien, résistant avec une douce fermeté aux pressions étrangères, et tout sera changé. Une élite se formera d'où sortiront des chefs qui soutiendront le sauveur, apparu, lui, comme l'éclair et dans le souffle incompréhensible de l'Esprit.

Jacques HEUGEL.

Fédéralisme celto-latin

Dans l'anarchie actuelle, anarchie qui semble gangrener jusqu'aux puissances spirituelles, chacun doit chercher à voir clair et à juger droit.

Nous avons précédemment démontré comment le fédéralisme, conforme aux aspirations les plus profondes de l'Occident, pouvait être conçu comme le moyen le plus sûr, le plus normal, d'enrayer le mal qui ronge la France et l'Europe; comment, puisque nous sommes en France, c'est par notre pays que nous devons commencer, en créant un organisme capable de faire converger toutes les forces nationales éparses, en danger de dispersion.

Ces exposés nous ont valu, des point les plus divers de la France, un certain nombre de lettres auxquelles nous voulons répondre en bloc ici.

Des amis de Provence nous demandent de préciser notre position, en ce qui concerne la partie latine de la France, tandis que des Bretons, des Normands et des Picards craignent de nous voir aboutir à une espèce de « fusion », contraire à l'esprit même du régionalisme.

Nous sommes entièrement d'accord avec ceux qui nous font remarquer que, dans une fédération, chacune des parties doit conserver ce qui fait son originalité raciale. Nous n'avons jamais dit autre chose. Nous avons parlé des « Celto-Latins », nous avons de bonnes raisons pour le faire, mais nous n'avons jamais entendu par là un mélange hybride, ni chair ni poisson, qui ne saurait être ni sain, ni viable : le fédéralisme est avant tout la coopération d'organes différents, en vue de l'accomplissement d'une fonction commune. Cette coopération ne peut être féconde que si, justement, chacun des éléments conserve sa physionomie propre, sa fonctions distinc-

tive. Tout fédéralisme est basé sur la notion de l'indépendance des parties, de leur vie propre, complétée par la notion de leur accord volontaire en vue d'une œuvre commune, de leur participation à la vie générale animatrice du corps dont elles sont les organes. Considérons le corps humain : chaque organe y est différent des autres, comme forme, comme besoins et comme rôle, mais c'est cette différence qui fait l'unité ou, plutôt, l'harmonie du corps entier.

Nous voulons donc aider au regroupement spirituel et matériel des éléments proprement « gaulois » de notre pays. Mais, nous l'avons déjà dit, dans la grande famille gauloise, les Latins ne font pas figure de « parents pauvres ». Notre devoir impérieux est de leur tendre résolument la main ! Ne sont-ils pas d'ailleurs plus gaulois qu'ils ne le pensent eux-mêmes ? Ce n'est pas sans raison que le grand historien et celtisant Henri Hubert pouvait écrire : « Les Gallo-Romains sont restés, pour la plupart, des Celtes déguisés ! » L'espèce de rivalité qui dressa à maintes reprises le nord contre le midi, le midi contre le nord, doit cesser. Ceux qui l'encourageraient, à ce point pivotale de notre histoire, encourraient une bien terrible responsabilité. Seule, l'ignorance peut être l'excuse d'un tel aveuglement. Nous ne parlons pas de ceux auxquels leur intérêt commande une telle attitude : il s'agit de tout autre chose que de basse politique, il s'agit du salut du pays. Il faut d'abord que les Français redeviennent Français, c'est-à-dire qu'ils recommencent d'aimer des aïeux qu'ils ont fini par oublier. On leur a fait une âme de vaincus, et ils sont tout fiers, pour la plupart, que César ait bien voulu se déranger pour les atteler à son char de triomphe, avec Vercingétorix. On croirait vraiment, lorsqu'on lit l'histoire, défigurée *sciemment*, qu'on apprend aux petits Français, que nos pères n'étaient que des sauvages, d'incultes barbares, croupissant dans des régions marécageuses ou vivant de leur arc et de leur harpon, au sein de forêts inextricables ! Pourtant, César lui-même professait sur eux

une tout autre opinion. L'université de Bibracte était réputée jusque dans le monde méditerranéen, et les villes mises au pillage par le chef romain regorgeaient de trésors. Nous avons déjà exposé, d'autre part, quels progrès la culture et l'élevage avaient faits en Gaule, bien avant l'installation romaine. C'est à ces « sauvages » que les anciens attribuaient l'invention d'objets qui dénotent nettement une civilisation, dans toute la force du terme : savon, tamis de crin, tapis ornés de fleurs, émailage et argenture du cuivre, matelas, cottes de mailles, etc. Ces « barbares » étaient aussi des cultivateurs : au IV^e siècle avant notre ère, Tite Live parle déjà de la fertilité de la Gaule ; bien avant l'invasion romaine, c'est dans le pays des Volsques et des Allobroges qu'Annibal se procura tout le blé dont avaient besoin ses armées.

Certes, nous ne méconnaissons en aucune façon l'affinement que les Romains ont apporté aux lettres et aux arts. Mais, là encore, il faut s'entendre. Les Romains proprement dits furent des conquérants brutaux, qui associèrent à leur fortune les pires éléments des peuples qu'ils vainquirent successivement. Leurs arts, à les bien considérer, ne furent que la copie de ceux des Grecs, qui leur furent bien supérieurs. Dans la sculpture et l'architecture, où il nous reste d'irrécusables éléments de comparaison, se distingue nettement une tendance à alourdir leurs modèles. Certes, ils ont laissé en Gaule un impérissable souvenir artistique et littéraire, mais ce fut justement parce qu'outre la bande de conquérants « romains », il y avait dans toute l'Italie du Nord des Celto-Latins, bien antérieurs aux « Romains ». Ce sont eux qui possédaient les aptitudes artistiques. Nous avons parlé ailleurs de l'évidente « celticité » de Virgile. N'est-ce pas Virgile qui représente le mieux ce type « celto-latin », ou « italo-celtique », qui fait de l'Italie du Nord notre proche parente ? N'est-il pas le plus pur génie de la Latinité ?

C'est d'ailleurs longtemps après la conquête de la

Gaule, vaincue par les tendances « séparatistes » qui régnaient entre les clans plus que par les aigles romaines, c'est sous les Antonins, qui étaient aussi peu « romains » que possible par le caractère, mais par contre très artistes, que s'érigèrent les monuments que nous admirons encore aujourd'hui — avec raison.

Nous qui voulons reconstituer cette harmonie que fut la France, cette harmonie, libre de contraintes, qu'elle doit redevenir, nous savons que nous devons respecter ce qui fait l'originalité de chacune de ses régions, qui furent d'abord des provinces, et qui, avant d'être des provinces, furent des tribus gauloises. Pas plus que la Gaule Cisalpine, la Provincia n'est pour nous une étrangère, et n'est-il pas curieux de remarquer que les deux régions qui ont renoué avec l'antique tradition des Gaules, qui ont le mieux conservé leur particularisme et leur langue, sont, avec l'Alsace, la Bretagne (dite « celtique ») et la Provence (dite « romaine »)?

Allons! Le vieil esprit celtique n'est pas mort! L'antique harmonie celto-latine ne demande qu'à se reconstituer sur la base solide de l'expérience des siècles! Encore faut-il l'y aider... C'est la Révolution qui a renversé toutes les valeurs qui faisaient notre force et c'est depuis ce temps que notre passé est disparu; c'est de ce temps que date la conspiration du silence, organisée perfidement autour de nos anciennes institutions. Nous n'avons l'air d'exister que depuis 1789. La Révolution a, sur le plan politique, parachevé l'œuvre intellectuelle de la Renaissance. Ce qu'ont fait nos pères, nos rois, n'existe plus ou est dénaturé. Il est donc urgent d'inviter les Français à se souvenir de leur histoire et de lutter contre les procédés pédagogiques qui feront, si nous n'y mettons bon ordre, de nos enfants, circonvenus dès l'école, des « heimatlos » sur leur propre territoire; refaisons l'unité celto-latine, si nous voulons voir un jour renaître la confédération européenne qui s'appela une fois la « Celtide ».

AB GWALWYS.

Réponse à un « iconoclaste »

Dans la *Revue de l'Ouest*, M. Le Flamanc, qui signe — combien justement — « l'Iconoclaste », prend acte de quelques pages où Charles Le Goffic, « dernière manière », s'accuse d'avoir décrit, avec plus de complaisance que de sincérité, une Bretagne de paravent, pour partir à fond (dans des termes que nous devons relever, car ils dénotent une inexacte documentation et un parti pris vraiment curieux) contre le mouvement de rénovation celtique et gauloise qui se dessine de plus en plus.

Citons au hasard :

« *Brocéliande, c'est la Bretagne des légendes venues d'on ne sait où, la patrie des ragots pseudo-historiques dont on n'osait pas toujours se débarrasser... Tout le drame des écrivains de notre province vient de ce fait que... ces jeunes Bretons ont substitué, aux certitudes et à l'acquis d'une culture et d'une tradition humanisantes, le culte d'une forme incertaine, point définie, baptisée « race »...* »

Parlant ensuite de la volonté de ces Armoricaains qui n'ont point renié leurs pères, l'auteur poursuit : « *Il faut que le « je veux » soit l'aboutissant d'un effort clairvoyant et durable, et non point la pure velléité des Cimmériens QUI VEULENT A TOUT PRIX SE PROCLAMER BARBARES. On en est là. Je n'ai pas le poil de la couleur du vôtre. J'ai le pied plat et le crâne épais comme l'eurent de tout temps les hommes de race supérieure. Je viens authentiquement des Atlantes, des Ariens, des Celtes, de cette nation primitive et aristocratique dont les restes se reconnaissent encore disséminés dans les plaines septentrionales de l'Europe. Je puis donc rompre tout lien avec mes voisins et même expulser du sein de ma nation tout individu qui ne*

pourra pas faire preuve de l'origine raciale des cellules somatiques mâle et femelle qui l'ont formé...

» Nous avons montré avec toute la brutalité désirable que le « celtisme » dont se prévalent les meneurs de groupements bretons, est un vocable louche, renfermant des éléments venus de tous les points de l'horizon philosophique du XVIII^e siècle. Nous avons fait la preuve DU RIDICULE DES PRETENDUES TRADITIONS DRUIDIQUES, QU'EXPLOITENT LES GORSEDD GALLOISE ET ARMORICAINE. Nous avons dépeint la contamination des littératures galloise et bretonne, par l'illuminisme caractéristique des sociétés de pensée et des Loges européennes, il y a cent cinquante ans... »

M. Le Flamanc poursuit en ces termes : « Lancés à la poursuite du « peuple antérieur » de Bailly et de Buffon, ces voyants ont ressuscité la légende enfouie dans les écrits de Gobineau et de H. S. Chamberlain, et reconstitué la troupe des géants primitifs, instructeurs de tous les peuples. Ils ont repris les thèses de Rüdbeck sur l'origine nordique et occidentale de la civilisation. »

Et voici maintenant l'attaque directe : « Le groupe des croyants de l'Atlantide qui publie la revue ATLANTIS, ayant ainsi adopté pour l'usage du XX^e siècle les doctrines primitivistes péniblement élaborées pendant tout le cours du XVIII^e siècle, s'est naturellement tourné vers la Bretagne... Quant à M. Philéas Lebesgue, il s'est fait druide dans la compagnie de M. Jaffrennou. Et bientôt ces messieurs mettront sur pied une Gorsedd sise en l'Île-de-France. De sorte que l'on verra les beautés de l'autonomisme breton, flamand et alsacien, à prétentions « raciales », se répandre sur le territoire français tout entier. Le Nord excommuniera le Midi. La Normandie se tournera vers les Anglo-Saxons et fuira la société des Celtes du nord de la Loire, pendant que les descendants des Arvernes, groupés dans le Massif Central, prêteront la main aux visées raciales des tribus transligériennes... »

» On est en présence d'une philosophie qui se croit destinée à barrer la route à l'humanisme d'un Le Goffic

mourant. Est-il seulement possible de mettre sur pied un humanisme primitiviste, pour l'opposer à l'autre, le traditionnel? La tentative a déjà été faite, quand on a voulu, il y a cent cinquante ans, donner au monde un culte nouveau, celui de l'âge d'or, celui des origines... Que reprochent les celtisants et atlantidiens à ceux qu'ils accusent de ne rien voir au delà de Rome et de la Grèce? Ils leur feront grief de vouloir accepter pour leur usage et le gouvernement de leurs affaires collectives un matériel bon pour des têtes hellènes et latines, et nullement adaptable à de nouveaux peuples et de nouvelles sociétés... Etre humaniste, ce n'est pas passer son temps à prôner les qualités de la « race » grecque ou de la « race » latine pour s'y conformer, mais au contraire faire abstraction des partis pris et des illuminismes nationaux, pour acquérir une connaissance éprouvée des règles qui gouvernent les hommes. L'humanisme, c'est l'étude d'un beau cas de physiologie intellectuelle, entouré de toutes les garanties de l'authenticité et de toute la richesse d'une vaste information. Par contre, quelle vertu attribuer aux brumes, vases et débris d'une NAUSEEUSE préhistoire dont on peut tout dire, dont on a tout dit de mille façons, plaisantes et contradictoires? »

Nos lecteurs excuseront la longueur fatigante de ces citations. Elles étaient nécessaires, et notre fougueux « iconoclaste » ne nous accusera pas d'avoir tronqué des propositions ou « soufflé » des arguments. Nous tenons à élucider et non à éluder la question. Cet article nous en offre une excellente occasion.

L'essai, que nous tentons actuellement, de mettre sur pied un Collège Bardique des Gaules, en liaison avec les organismes du Pays de Galles et de Bretagne déjà existants, et en sympathie avec le Félibrige, rencontrera sans doute d'autres incompréhensions que celle de M. Le Flamanc. Peu nous importe! Si ces incompréhensions, voire ces inimitiés, sont assez nombreuses et assez puissantes pour faire échouer notre œuvre, tant pis pour les incompréhensifs : ils auront été les meilleurs partisans d'un autonomisme extrémiste, qui pourrait bien ne pas se limiter à la seule Bretagne!

Pour M. Le Flamanc, Brocéliande est la patrie « des ragots pseudo-historiques ». On pourrait en dire autant de l'Ogygie d'Homère, de Montsalvat, du Méru védique, et de bien d'autres lieux dont l'historicité n'est, fort heureusement, pas en question. Que notre « iconoclaste » supprime tout ce qui ne lui semble pas « historique », et nous verrons ce qui restera de son humanisme, privé de mythologie, privé d'Homère et de Virgile. L'Enfer du Dante n'est non plus historique. Qu'est-ce que cela peut nous faire ?

M. Le Flamanc finirait par nous donner à penser qu'il a cru, vraiment, à l'« historicité » de la Bretagne des légendes. En ce cas, nous le croyons seul de son espèce. Mais traiter des légendes — qui en valent bien d'autres — de « ragots », c'est aller un peu loin et un peu vite. Il faut avoir une idée bien particulière de la poésie et être bien fermé au symbolisme le plus élémentaire, pour s'exprimer ainsi. Mais quittons le terrain littéraire et mythique, qui n'a qu'un lointain rapport avec notre action, pour suivre les démarches de la pensée de M. Le Flamanc. Il se plaint que de jeunes Bretons aient substitué aux certitudes d'une « tradition humanisante » le culte d'une forme incertaine, indéfinie, baptisée « race ». Il y a ici confusion. Laissons les jeunes Bretons « racistes » s'expliquer avec lui sur ce point spécial, et redisons ce que nous écrivions ici même, à propos de l'humanisme : « Il faudrait s'entendre, et ne pas limiter l'humanisme à l'étude de la philologie latine ou grecque. Le but de l'humanisme n'est pas de permettre à un médiocre d'anonner péniblement quelques vers de l'Enéide ou de l'Iliade. A ce compte, celui qui est capable de lire à livre ouvert les textes sacerdotaux de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte ou de la Chine, et d'en pénétrer le génie original, ne serait pas un « humaniste » ! Faut-il rappeler l'importance des études hébraïques chez les premiers humanistes ? Faut-il rappeler que le célèbre Pic de la Mirandole lisait vingt-deux langues ?... La majestueuse simplicité de la grammaire et de la syntaxe du vieil égyptien, la rude mais expressive concision de l'hébreu, la puissance oratoire du breton, la

souplesse du sanscrit, l'euphonie savante du gallois, le synthétisme pictural du chinois, n'ont rien à envier au grec ni au latin et ont enfanté comme ces derniers des chefs-d'œuvre sublimes. »

Mais que signifie vraiment « la pure velléité des Cimmériens QUI VEULENT A TOUT PRIX SE PROCLAMER BARBARES » ? On croit rêver devant un tel aveuglement ! Qu'est-ce qu'un « barbare » ? L'être sans culture ? Mais il y a une culture celtique, et la vieille loi galloise qui interdit au créancier de saisir le livre, la harpe et l'épée d'un Cambrien, prouve bien, avec le sentiment de l'honneur individuel, le respect de la culture et le droit d'accession de tous aux arts. Mais, un « barbare », c'est peut-être un monsieur qui se conduit sauvagement ? Alors, nous allons nommer quelques barbares authentiques. A tout seigneur, tout honneur. Le César romain, qui fit, à Vannes, massacrer tous les vieillards de la cité, qui appela les Sincambres au pillage de Namur et de Tongres (fâcheuse habitude qu'ils ont conservée), qui, après avoir fait vendre comme esclaves la moitié des prisonniers gaulois qu'il avait faits, fit couper les mains des autres, ce César nous apparaît bien comme un barbare authentique.

On comprend que les descendants des martyrs préfèrent leur barbarie à la civilisation de monstres de cette espèce ! Et inutile d'allonger la liste avec tous les Tibère, les Commode, les Néron, qui traînèrent dans la boue le nom romain. Mais, un « barbare », au sens antique du mot, c'est peut-être celui qui n'était ni grec ni romain ? Fort bien, mais il n'y a jamais eu de « race » grecque, encore moins de « race » romaine ! Au contraire, les Gaulois étaient frères de race et de langue des Italiotes, les vrais Latins, dépossédés, asservis ou massacrés par les intrus romains. Lorsque vous lisez le *Ramayana*, vous sentez qu'il vous est impossible de traiter de barbares les peuples qui possédaient une telle littérature, une langue si savante et si nuancée, une si subtile philosophie, — quoiqu'ils n'aient jamais eu besoin de venir s'instruire à Rome ou à Athènes.

Eh bien, du peu qui nous reste de la langue de nos ancêtres, nous pouvons déduire qu'elle ne le cédait en richesse ni au latin, ni au grec, et qu'elle s'égalait peut-être au sanscrit! Trop longtemps le mensonge de la barbarie de nos pères a été un dogme intangible. Sans renier le trésor littéraire d'Athènes et de Rome, n'avons-nous pas le droit de parler d'eux avec fierté, le devoir de leur rendre justice? Ne devons-nous pas les prendre pour modèles, non pas dans leur prétendue barbarie, mais dans leurs qualités fondamentales, celles qui sont à la base du tempérament français? Il ne s'agit pas là d'un « racisme » étroit. Nous sommes « mélangés », comme tous les peuples le sont. Mais l'édifice même de notre civilisation, de notre forme de sensibilité, s'élève sur des assises celtiques. Laissons donc, une bonne fois, de côté les arguments archaïques : les pierres à sacrifices sans cesse arrosées de sang humain, le beurre dans la chevelure, les hommes-grenouilles barbotant dans les marécages, et tout ce bric-à-brac, mille fois plus néfaste que cette Bretagne de légende et de rêve qui horripile tant M. Le Flamanc.

Ce dernier écrit tranquillement, croyant citer les arguments des « celtisants » (mais reprenant en fait ceux des racistes germaniques, à la mentalité primaire) : « *J'ai le pied plat et le crâne épais, comme l'eurent, de tout temps, les hommes « de race supérieure ». Je viens authentiquement des Ariens, des Celtes, des Atlantes, de cette nation primitive... Je puis donc rompre tout lien avec mes voisins!...* »

Où diable a-t-il entendu chanter cette chanson, digne tout au plus des tavernes de Heidelberg et de la salle de conférences de la Maison-Brune de Munich? Et quel malin esprit le pousse (ainsi qu'il le fait quelques lignes plus loin) à identifier le mouvement celtique auquel nous nous consacrons avec des idées aussi « primaires »? Nous nous sommes expliqués, ici, à de nombreuses reprises, et nous regrettons qu'au lieu de remonter aux sources mêmes, il se contente d'enregistrer des « ragots » ou des bruits inconsistants.

Les Celtes, nous en avons fourni un certain nombre de preuves et nous en fournirons d'autres, ne sont pas,

à l'origine, une *nation*, mais une *race* : la race « blanche », car telle est la signification du terme d'*arian* ou *aryen* par lequel ils se désignèrent jadis. Au sein de cette race où se différencièrent peu à peu Gaulois, Germains, Italiotes, etc., certains restèrent fidèles à l'*esprit celtique*, d'autres, sous l'influence de mélanges, de migrations, s'éloignèrent de l'idéal primitif de la race et alièrent à leur tradition propre, des traditions d'origine très différente, tels les Germains qui remplacèrent le Druidisme par l'Odinisme. Or, cet esprit celtique, caractéristique de la Gaule et de certaines terres voisines, ne signifie pas que, « racialement », Français, Bretons, Belges, soient plus « Celtes » que leurs voisins.

Comme il est écrit dans l'*Évangile*, nous dirons que l'Esprit et la Vie sont ici plus importants que la chair et le sang. C'est pourquoi, à travers toutes les terres qui furent Gauloises, Italiques, Celtibères, Kimriques, nous cherchons, non pas « à rompre tout lien avec nos voisins », mais à créer de nouveaux liens, à ressusciter l'antique fraternité, à fédérer et non à désagréger. L'Occident est en péril, la Race Blanche est menacée, et nous ne visons qu'à sonner le ralliement. Si nous combattons l'idole du « romanisme », nous n'entendons pas renouveler des querelles à propos de la « latinité » : les Latins sont des nôtres, dans la mesure où leur idéal est nôtre.

Il faudrait cesser, une bonne fois, de nous présenter comme des adversaires de la culture « classique ». Mais, répétons-le : « Toute culture est « classique » lorsqu'elle enfante des chefs-d'œuvre! »

Le celticisme semble à M. Le Flamanc un vocable « louche », remontant « aux éléments venus de tous les points de l'horizon philosophique du XVIII^e siècle ». Il a fait la « preuve du ridicule des prétendues traditions druidiques, qu'exploitent les Gorsedd galloise et armoricaine ». Il voit une « contamination » des littératures galloise et bretonne par les Loges Maçonniques et l'illuminisme d'il y a cent cinquante ans.

Il voit en effet beaucoup de choses et sa vision se rapproche fort de celle que procure la... lumière du

troisième appartement... Il se vante de sa « brutalité », qu'il estime « désirable ». Mais la brutalité n'a jamais rien prouvé. C'est pure « barbarie » que d'en faire un argument!

Certes, les traditions galloises ne sont pas « tout » le Druidisme. Elles en dépendent cependant et s'y relient, comme tel poème sur la Vierge peut, par exemple, se relier à la doctrine catholique : ce ne sont pas des dogmes, mais l'essentiel du dogme y est, tout au moins, respecté. Elles n'ont rien à voir avec les théories « philosophiques » du XVIII^e siècle. Le Pays de Galles n'a pas produit de Weisshaupt, pas même de Voltaire, encore moins de Rousseau. Le romantisme a exploité le thème celtique, mais le thème celtique existait avant le romantisme, avant même le classicisme. Les fameuses Loges, antichrétiennes et adversaires de la Royauté, n'eurent pas de prise sur le loyalisme celtique. L'histoire de la seule Bretagne pendant la Révolution suffirait à le prouver. Mais, surtout, la doctrine de l'Illuminisme du XVIII^e siècle, celle de la Fr. Maç., porte cette caractéristique d'être une religion « de l'Humanité », aboutissant à la déification de l'homme et au culte de la déesse « Raison ».

Rien de ceci dans les traditions celtiques, dans les documents gallois.

Même dans ceux qu'on suppose les plus modernes, nous retrouvons des formules entièrement opposées à celles qui firent rouler les têtes des rois... et parfois celles des « philosophes » eux-mêmes. « Qui n'a Dieu n'a rien ! » est une de ces formules, qu'aucune Loge n'aurait, certes, contresignée telle quelle.

Passons... M. Le Flamanc nous met à la remorque de... Gobineau : cet admirateur forcené de l'Asie, cet esprit brillant mais faux, a pu faire tourner bien des têtes outre-Rhin; son influence, en France, est heureusement fort médiocre. Nous ne croyons pas que les autonomistes bretons, dans leur grande majorité, se soient donné la peine de le lire.

Il nous est ensuite reproché d'avoir repris la thèse de Rüdbeck sur l'origine nordique et occidentale de la civilisation. Les deux derniers termes s'excluent : la

civilisation peut avoir une origine nordique; elle peut avoir une origine occidentale; mais il faut choisir entre les deux. Sans avoir de telles prétentions, nous avons parlé de l'origine nordique de notre civilisation blanche. C'est différent. Dans son livre DU MENHIR A LA CROIX, notre collaborateur A. Savoret en fournit des présomptions qui ne sont pas à dédaigner et qui attendent leur réfutation.

D'ailleurs, toute race emprunte à toute race, comme toute civilisation emprunte plus ou moins à ses contemporaines et même à celles qui l'ont précédée. Il serait bien frivole de disputer sur la « pureté » d'un fonds culturel qui se perd dans la nuit des temps.

Venons-en plutôt au point qui nous met en cause. Tout d'abord, nous devons répéter à M. Le Flamanc qu'il a été mal informé. Il n'est pas exact d'attribuer à Atlantis la paternité d'un mouvement de rénovation celtique qui ne s'y rattache pas.

Que les amis d'Atlantis considèrent notre effort avec sympathie, nous ne pouvons que nous en réjouir; mais le Collège Bardique des Gaules, tel que nous le concevons, et le groupe des amis d'Atlantis sont deux choses différentes. Si certains d'entre nous font partie des deux groupements, c'est leur affaire privée et nous n'avons aucune raison pour adhérer collectivement au mouvement atlantéen ou pour le proscrire. Dieu merci, nous ne sommes pas une petite chapelle, nous ne prétendons pas fonder une « religion » nouvelle ni édicter des dogmes intangibles. Nous ne sommes liés d'autre part à aucune organisation maçonnique, templière ou carbonariste. Nous ne sommes pas « primitivistes », en ce sens que nous ne prétendons pas ramener l'humanité à « l'âge d'or » et ses membres à la simplicité d'appareil du premier couple. Nos desseins sont moins noirs. Que M. Philéas Lebesgue se soit fait druide dans la compagnie de... Jaffrennou, est justement le signe que le néo-celtisme, conçu dans un esprit de large fraternité gauloise, d'amicale coopération régionaliste, entend bien ne pas se cantonner dans un exclusivisme étroit, qui fit sa force jadis, mais

ferait sa faiblesse aujourd'hui. Non, Monsieur Le Flamanc, dans la communauté gauloise, il y a place pour tous. Le nord n'excommuniera pas le midi, comme vous le craignez à tort, et notre devise sera celle de Vercingétorix : *Réunir les Gaules en un seul peuple!* Certes, nous visons à une décentralisation judicieuse de nos anciennes provinces qui, ainsi libérées, resserreraient d'elles-mêmes leurs liens fédératifs. Mais, des autonomistes « intégraux », vous n'en trouverez pas chez nous, vous en trouverez d'ailleurs fort peu en Bretagne, à moins que vos attaques, dépassant leur but, ne fassent naître une réaction dont la responsabilité vous incomberait.

Quant à opposer un humanisme « primitiviste » à l'humanisme « traditionnel », nous n'y songeons pas. Il n'y a pas « des » humanismes. Il y a un humanisme qui n'a rien à faire avec un *humanitarisme* désuet. C'est celui qui apprend à reconnaître ce qui, au delà des formes, est essentiellement humain, ce qui constitue « l'homme éternel »; c'est celui qui fait comprendre également par quoi et pourquoi diffèrent les hommes; qui nous fait saisir sur le vif les réalités raciales et ethniques; qui nous éloigne des chimères internationalistes en nous apprenant que, si ceux qui nous entourent sont, comme nous, des hommes, ils ne sont cependant pas toujours « des hommes comme nous ».

M. Le Flamanc écrit que l'humanisme est l'étude d'un « beau cas » de physiologie intellectuelle. Répondons au docteur Le Flamanc qu'un « beau cas », si beau soit-il, n'est qu'un simple épisode « clinique ». Toute culture, qu'elle soit grecque, latine, celtique ou flamande, répond à la même définition : ce sont de beaux cas, mais ce ne sont pas les mêmes cas.

Pas de raison pour jeter la pierre aux unes, sous prétexte de défendre les autres.

Si M. Le Flamanc qualifie de « nauséuse » une préhistoire qu'il ignore, nous lui répondrons que l'Histoire, la vraie, sent assez le marais, et parfois la marée, pour qu'il soit indulgent envers un passé qui, s'il ne fut pas « l'âge d'or » de Weisshaupt, ne fut peut-être

pas non plus l'âge de fer et d'acier dont nous éprouvons aujourd'hui les bienfaits.

Mais nous ne nous plongeons pas dans un autrefois sans contours et sans témoins. La science humaine, aussi bien que les traditions, voire ces légendes dont sourient les iconoclastes, nous permettent maintenant de jeter des regards en arrière, quelques millénaires avant qu'il y eût une Rome, quelques millénaires avant qu'un certain Homère (encore un symbole, n'est-ce pas : Homère (AOMER), « la parole ») eût jeté les bases de l'humanisme en chantant les malheurs d'Odysseus, le chêne parlant de la brumeuse et celtique Dodone et la ruée des blonds Hyperboréens sur la Troade.

Nous, ici, partisans d'un *fédéralisme cello-latin* (nous ne parlons pas d'une fusion bien inutile, mais d'une coopération harmonieuse), nous n'avons contre la culture classique aucun préjugé. Elle est une culture parmi d'autres cultures, une des meilleures, assurément, et des mieux adaptées à nos besoins et à nos tempéraments. Mais nous entendons sauvegarder, de notre mieux, les cultures, les traditions locales et régionales, car l'amour de la petite patrie va de pair avec celui de la grande patrie : c'est depuis que la fierté régionale est en régression que nous voyons l'internationalisme et l'antipatriotisme progresser. Voici un fait, authentique, un de ces « cas » auxquels M. Le Flamanc accorde toute son attention. Rappelons ce qu'écrivait notre ami Ab Gwalwys dans un précédent article : « *Nous qui voulons reconstituer cette harmonie qui fut la France, cette harmonie, libre de contrainte, qu'elle doit redevenir, nous savons que nous devons respecter ce qui fait l'originalité de chacune de ses régions, qui furent d'abord des provinces, et qui, avant d'être des provinces, furent des tribus gauloises. Pas plus que la Cisalpine, la Provincia n'est pour nous une étrangère.* »

A un moment où gronde la menace extérieure, écoutez le professeur Fœrster, un vrai pacifiste allemand, celui-là, parce que vrai patriote allemand, nous donner cet avertissement solennel (*Figaro*, 11 février) :

« C'est seulement si la France rassemble ses traditions les plus profondes et s'unit, pour un puissant effort, avec les éléments OCCIDENTAUX existant encore en Allemagne, qu'elle vaincra la décomposition menaçante et domptera les démons déchaînés. »

Encore faut-il que la France ne renie pas ses propres éléments occidentaux et ses vraies attaches traditionnelles; encore faut-il lutter sans défaillances, sans compromis, contre ceux qui veulent à toute force la dénationaliser et la déviriliser!

Nous faisons de notre mieux, selon nos faibles forces. Aussi faisons-nous appel à tous ceux qui veulent collaborer à ce réveil celtique, d'une si pressante nécessité. Remercions M. Le Flamanc de nous avoir fourni une nouvelle occasion de nous expliquer sur ce point.

GALLOS.

CONCLUSION

...Le grain de sénévé, lorsqu'on le sème, est la plus petite des semences qui sont dans la terre. Et, lorsqu'on l'a semé, il monte et devient plus grand que toutes les plantes, et étend si loin ses rameaux que les oiseaux du ciel peuvent se reposer sous son ombre.

Evangile selon Saint Marc.

Quelques Français de bonne volonté, qui ne redoutent ni les ironies, ni les attaques, ni les dédains, ont fondé un Collège bardique des Gaules. Des considérations qui précèdent nous pouvons dégager dans ses grandes lignes le plan d'action de cette nouvelle assemblée.

1° Se souvenant de la parole évangélique : « Rendez à César ce qui est de César et à Dieu ce qui est de Dieu », ayant remarqué que, dans l'organisme corporel, le cœur et le cerveau jouent des rôles différents, que, dans le système astral auquel appartient la Terre, le Soleil laisse son indépendance à Jupiter qui, de son côté, ne cherche pas à remplacer l'astre du jour, qu'en tout corps sain les divers centres observent des lois analogues, le Collège insistera sur l'absolue nécessité de ne point mêler le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel et dénoncera tout compromis moral ou social tendant à amener leur confusion.

2° Il n'acceptera aucun pouvoir tyrannique

quel qu'il soit, que sa tête soit à Moscou, à Berlin, à Rome ou à New-York; en d'autres termes, il stigmatisera l'État chaque fois que l'État attentera à l'indépendance de la patrie, de la famille ou de l'individu; en revanche, il soutiendra tout pouvoir qui à ces trois éléments de la vie sociale assurera la santé dans l'équilibre et dans la paix.

3° Il refusera de s'enfermer dans un étroit humanisme, qu'il soit latin, germanique ou celtique; mais, tout en respectant les traditions profondes de toutes les races, de tous les peuples, de toutes les familles, il n'oubliera pas qu'il a pour lumière la tradition celto-chrétienne et pour patrie la France et s'efforcera de redonner la vie à l'immense idéal celtique, un et multiple, qui, jadis, aux temps pré-chrétiens, fut longtemps l'honneur de l'humanité blanche, de la Scandie à l'Hellade et de l'Ibérie à l'Inde, et qui, dans la lumière, seule pacificatrice, du Christ, doit le redevenir, pour la joie de tous ceux qui savent encore aimer, penser et agir.

Ironies et dédains, attaques de toutes sortes, franches et déloyales, ne manqueront pas au Collège bardique des Gaules. Ne s'est-il pas choisi pour modèle Celui qui a porté — et porte toujours — la couronne d'épines?

Déjà beaucoup de bons Français, — nous ne voulons point parler des mauvais, — traitent de « celtomanes » ceux qu'intéressent les choses du monde celtique et qui tentent d'en découvrir les arcanes. « Les Gaulois! s'écrient-ils, peut-on encore s'occuper des Gaulois! Qu'il est loin, leur monde! et, surtout, qu'il est pauvre! Quels mo-

numents ont-ils laissés, ces Gaulois? Parlez-nous de Rome et du droit romain, de la Grèce et de l'art grec, de l'Égypte et des Pyramides! A la bonne heure! Mais Gergovie, Avaricum, Bibracte, quelle misère! » Soit! ô Français oublieux des vérités spirituelles antérieures à l'humanisme romano-phénicien, adorateurs des seules paroles écrites! Cependant, au moment où, mauvais fils, vous vous détournez du visage de vos pères, vos voisins d'Italie s'efforcent de redorer le nom romain, vos voisins d'Allemagne s'enferment dans la vieille citadelle du germanisme. Partout, les peuples cherchent à reprendre contact avec leur âme nationale ou avec ce qui leur en tient lieu. Vous seuls, au foyer de qui brille encore la flamme qui éclaira et réchauffa l'Europe entière, vous ne voulez pas voir au delà d'un Robespierre ou d'un Louis XIV! Bientôt, comme vous avez oublié Vercingétorix, vous oublierez Jeanne d'Arc. Ce jour-là, déshérités, ayant laissé votre fleuve spirituel se perdre dans les sables de l'humanisme franc-maçonnique, vous n'aurez plus qu'à plier le genou et qu'à lever des mains suppliantes devant les plus viles puissances de ce monde, devant le Kaiser germanique, le César romain ou le Gangster américain, en attendant qu'apparaisse Gog, le khan dévastateur. Et la Bête triomphera; et le Christ, suivi des siens, quittera un monde condamné, le laissant vide d'honneur et d'amour, esclave des dieux sombres qui lui auront été préférés.

Le génie français est aujourd'hui encerclé comme le fut Vercingétorix, il y a deux mille ans, dans Alésia. Français, n'allez-vous pas tous

abandonner vos clans, vos partis, n'allez-vous pas vous rassembler, pour, force irrésistible, rompre l'horrible enceinte césarienne qui étouffe l'âme de votre race?

O France, ô Gaule, éveille-toi! Le clairon vibre,
Et le Soleil se lève, éblouissant phénix.
Lequel de tes fils va sauter, joyeux et libre,
Sur le cheval cabré de Vercingétorix?

Jacques HEUGEL.
(*Telen Myrdhin.*)



Pour se procurer les Statuts et Règlement du Collège bardique des Gaules ou pour obtenir tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. André Savoret, secrétaire-trésorier, à Paris, 36, rue du Bac (7^e).

TABLE

	Pages
Avant-propos (par J. Heugel).....	3
Fédéralisme celto-latin (par Ab Gwalwys).....	7
Réponse à un « iconoclaste » (par Gallos).....	11
Conclusion (par J. Heugel).....	23
